

## L'écriture comme religion?

### The writing as religion?

**Daniel Patrick DIEHOU**  
Université Félix Houphouët Boigny, Côte d'Ivoire  
patrick@ibsa.africa

**Reçu:**29/04/2023, **Accepté:** 10/05/2023, **Publié:** 15/06/ 2023

---

#### Résumé

L'étude entend démontrer le caractère sacerdotal du travail de l'écriture en le comparant à la pratique religieuse. L'objectif recherché est de voir le travail d'écriture comme vocation pour un monde plus intellectuel, en espérant notoriété et postérité et non un salaire mensuel, tel que le service de Dieu se fait par vocation pour une société plus morale, en espérant le salut de l'âme, sans aucune attente rémunératrice. L'activité littéraire, religieuse est différente des autres fonctions rémunératrices, et par conséquent ne doit pas être guidée par le souci d'argent ou doit être dissociée des termes « affaire », « projet », « salaire » qui peuvent décrire la posture comme typique du fonctionnaire. Il faut plutôt s'attendre aux aides et protection sociales. Tel que le religieux cupide corrompt son âme, l'écrivain partagé entre le double métier peut perdre la concentration, la régularité et l'efficacité de son art.

**Mots-clefs :** Ecrivain – Religieux – Vocation – Double métier

#### Abstract

The study intends to demonstrate the sacerdotal character of the work of writing by comparing it to religious practice. The objective sought is to see the work of the writer as a vocation for a more intellectual world, hoping for notoriety and posterity, and not a monthly salary, such as the service of God is done by vocation for a more moral society, in hoping for the salvation of the soul, without any remunerative expectation. Literary, religious activity is different from other remunerative functions, and therefore should not be guided by the concern for money or should be dissociated from the terms "business", "project", "salary", which can describe the posture as typical of the civil servant. We should rather expect social aid and protection. Just as the greedy religious corrupts his soul, the writer torn between the double trade can lose the concentration, the regularity and the effectiveness of his art.

**Keywords :** Writer – Religious – Vocation – Dual profession.

## Introduction

Le sociologue américain Harry Levin publie en 1946 *Littérature as an Institution*, et s'élève contre la théorie marxiste du reflet et les conceptions du *New Criticism*, en postulant que la littérature est elle-même un objet social comparable au droit et à la religion. Dans le même sens, Franz Kafka, dans un passage de son journal de fin d'année 1920, fait observer les lignes suivantes : « *Ecrire comme forme de la prière* » ou encore, « *Ecrire, c'est revenir à sa table de travail régulièrement comme un fidèle se met en position pour prier* » (Lahire, 423 : 2018). Ce qui nous donne l'idée de penser « l'écriture comme religion ? ».

L'étude comparative du travail de l'écriture existe déjà avec Laura Desprein dans « L'écriture comme danseuse », et chez Emmanuel Venet, sous le titre « L'écriture comme carburant ». La formule que nous proposons (l'écriture comme religion ?) est d'interroger le caractère sacerdotal du travail de l'écriture. Il est question de voir ce travail comme le service religieux, c'est-à-dire un sacrifice où l'on doit se détacher de tout intérêt propre, s'isoler du monde, éviter le double métier pour mieux l'exercer.

Ainsi les termes : « sacrifice », « solitude », « isolement », « consécration » et les expressions : « investissement total », « renoncement au monde et à soi » ou « don de soi », constituent le paradigme religieux mis ici en relation avec la posture de l'écrivain. Plusieurs analogies ou liens de parenté s'ouvrent à l'analyse de ces deux activités (prier et écrire), mais le sujet sera abordé selon l'idée de Paul Veyne, pour qui, il ne s'agit pas de « *comparer "avec", qui veut dire trouver des différences et des similitudes, [mais plutôt] comparer "à", qui signifie identifier, assimiler* » (Todorov, 35 : 1995).

### 1. Solitude ou renoncement au monde et a soi

Dans le chapitre « Solitude », du livre *Éléments pour une théorie de la condition littéraire*, on peut lire ceci : « *Lecture, écriture : voilà deux activités qui, de la manière dont elles sont pratiquées, sont deux activités très largement solitaires* » (Lahire, 423 : 2018). Par ce propos, lecture et écriture nécessitent un isolement, une solitude : d'où l'aveu de Kafka dans sa lettre du 26 juin 1913 à Félice : « *Pour écrire, j'ai besoin de vivre à l'écart, non pas "comme un ermite", ce ne serait pas assez, mais comme un mort* ». L'écriture participe à la mise à l'écart du groupe familial, du réseau de sociabilité amicale, de tout ce qui nous est foncièrement cher ou auquel nous sommes profondément attachés, tel que Dieu appelle à tout laisser derrière soi pour celui qui veut le suivre : « *Si quelqu'un vient à moi et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, et ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple.* » (Luc 14 v 26).

La Bible prescrit de nombreuses recommandations concernant la séparation d'avec le monde. Plusieurs livres sont riches en enseignements sur ce sujet. L'Égypte, Ur en Chaldée, Babylone et Sodome sont tous considérés comme des images du monde. L'Égypte représente les joies de ce monde ; Ur en Chaldée, les religions du monde ; La Tour de Babel, la confusion du monde, et Sodome, les péchés du monde. « *C'est pourquoi, Sortez du milieu d'eux, Et séparez-vous, dit le Seigneur...* » (2 Corinthiens 6 v 17). Au regard de cet ultimatum, celui qui demeure dans le monde ou qui lui reste attaché, ne sera pas accueilli par le Christ ; il se verra rejeté.

Dieu appelle à un désintéressement, un renoncement à tout, même à sa propre personne pour celui qui souhaite faire sa volonté. Faire la volonté du Seigneur signifie abandonner tout ce que nous avons de précieux. D'où la nécessité de vivre séparé de la famille et à l'écart des amis attachés au monde.

Comparativement à cette attitude que doit avoir le religieux, le désir d'écrire reste, par excellence, indissociable au désir de solitude. La solitude est une « inclination naturelle » pour l'écrivain, affirme Bernard Lahire dans un passage de *La condition littéraire...*. Elle s'impose comme une obligation, une contrainte à entrer dans un monde étranger ou hostile au groupe amical et à la famille. L'écrivain doit fuir la collectivité, sentir insupportable la vie commune avec les autres, être incomparablement heureux dans un « désert », sur une « île » que d'être en compagnie, comme le recommande ce verset biblique : « *N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui.* » (1 Jean 2 v 15). Pour mériter l'amour du père, il faut rejeter le monde et son contenu ; il nous faut un amour inconditionnel de la solitude comme Kafka le dit dans son journal du 26 septembre 1916 : « *Je me rappelle qu'étant petit garçon j'étais très souvent seul, mais c'était plutôt une contrainte, rarement un bonheur librement choisi. Alors que, maintenant, je me précipite dans la solitude comme l'eau dans l'océan.* » La solitude devient un idéal de vie ; elle est, pour l'écrivain, une cellule, un enfermement, mais une situation organisée et souhaitée en vue de mieux déployer son écriture. Tant elle l'éloigne de la communauté des hommes, elle devient une condition de son travail d'écriture ; une source d'inspiration et de concentration.

Cette désocialisation est un abandon, un rejet d'autrui et du monde, contraint par la régularité ou la continuité du travail d'écriture. Maurice Blanchot, dans *L'espace littéraire*, confirme que « *La solitude qui arrive à l'écrivain de par l'œuvre se révèle en ceci : écrire est maintenant l'interminable, l'incessant.* » (Blanchot, 20 : 1955).

Le travail d'écriture est un métier interminable, continu, sans repos, qui nécessite exclusion voire quarantaine pour rester imperturbable. Il s'agit pour Bernard Grasset, d'un « *commerce privé avec le monde, que le moindre commerce avec les êtres peut troubler* » (Grasset, 173 : 1947). L'isolement devient une

obligation mais paraît un choix orchestré par le créateur lui-même pour mieux exercer son entreprise. Paul Désalmand parle de claustration, de retranchement voire de retraite :

« Je connais un auteur dont la retraite est protégée par deux codes d'accès et qui a dit à sa femme : « *Si tu viens, c'est Barbe-Bleue.* » L'écriture littéraire suppose solitude et recueillement. Elle demande un minimum de continuité et de concentration. Le téléphone peut être le pire ennemi de l'écrivain dans la mesure où il rompt cette concentration ». (Désalmand, 44-45 : 1995)

Ceci laisse comprendre le motif fondamental du célibat de certains écrivains ayant renié la vie familiale pour se consacrer à la vie professionnelle d'écriture. Pour eux, ce serait une forme d'adultère le fait d'être partagé entre sa vie d'écrivain et sa vie familiale ou amicale. D'où cette accusation de Jean : « *Adultères que vous êtes ! ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ? Celui donc qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu* » (Jean 4 verset 4). Le religieux, une fois racheté par le sang ou le pacte avec Dieu, devra sorti du monde, l'abandonner totalement pour former un seul corps avec sa nouvelle vie. Autant pour celui qui désire être écrivain, il devra également vivre isolé, se retirer dans un lieu privé, une pièce réservée pour être loin de la famille et des amis. « *Virginia Woolf, dans un livre intitulé Une chambre à soi, avance que s'il n'y a pas eu de Shakespeare féminin, on pourrait peut-être l'expliquer par le fait que, durant des millénaires, la femme n'a jamais disposé d'une chambre à soi* » (Grasset, 45 : 1947).

Disposer d'un lieu secret, isolé pour écrire favorise l'inspiration du créateur et les conditions pour devenir un bon écrivain. L'entourage familial, amical et/ou relationnel est, pour ce dernier, un danger à sa concentration. Il doit revendiquer un isolement nécessaire à son travail. La capacité à être seul est une condition essentielle qui assure la régularité ou la continuité de l'écriture. André Gide, pour mieux se concentrer, se retirait dans son château de Roque Bagnard ; Marcel Proust disposait d'une chambre secrète dans laquelle il tirait toute son inspiration. Pour terminer la rédaction de *La recherche*, il s'est mis hors du temps, en travaillant nuit et jour, et hors du monde, en coupant ses liens avec les milieux mondains (salons et autres cercles d'amis), dont la résiliation de son abonnement téléphonique. Dans sa résidence de Meudon, Céline disposait d'une chambre d'écriture au rez-de-chaussée, où il ne sortait qu'après plusieurs jours de travail pour voir sa femme Lucette, située au premier étage. L'expérience d'écriture tout entière de Charles-Ferdinand Ramuz s'est déroulée sous le signe de la solitude : « *Je vis à Paris parce que dans mon pays (Suisse) je serais isolé, et ici je suis solitaire* », déclarait-il dans son Journal du 7 décembre 1911. Son isolement du

milieu familial avait pour unique raison, l'investissement total dans l'écriture, au point d'être incapable de s'en délivrer.

Il y a un poids en moi qui fait que je m'enfoncé toujours dans la solitude. Je ne l'ai jamais recherchée. Elle est venue très tôt me chercher. J'y ai cédé sans le savoir et malgré moi, et de plus en plus j'y cède, car c'est une fatalité. De plus en plus je la crains et voudrais la fuir, mais comment faire ? Elle m'entoure, elle me cerne, elle s'épaissit autour de moi. (Ramuz, Témoignage avril 1942)

C'est dans le rejet de la communauté, du groupe et la passion de l'individualité que l'écrivain manifeste le mieux son expérience d'écriture. Fernando Pessoa proclamait en ce sens que « *L'art est un isolement. Tout artiste doit chercher à isoler les autres, et à leur donner le désir d'être seuls. Se mettre comme artiste, c'est définitivement se mettre en retrait, en marge.* » (Pessoa, 228 : 1982). Une telle attitude appelle nécessairement un investissement total.

### 2. Investissement total ou le double métier ?

Se vouer tout entier à une fonction est un renoncement/désintéressement à tout autre, pour se consacrer qu'au métier choisi. Il se réduit en un investissement total, en tant qu'il implique la personne tout entière. Chez les écrivains, Nathalie Heinich parle de « captation par l'écriture », une activité qui « *apparaît fortement investie par celui qui écrit, tant en intensité de la concentration de l'énergie (être « tout entier à ce qu'on fait ») qu'en termes d'exclusivité (ne pouvoir faire « que ça »).* » (Heinich, 372 : 2000). Muller parlant de cet investissement total affirme :

« Si j'étais boulanger, ingénieur ou journaliste, j'aurais un travail que je pourrais plus ou moins séparer de ma biographie, de ma vie quotidienne. Comme j'écris, je ne peux pas. Je suis pour ainsi dire toujours en service. Je n'ai jamais de liberté. » (Heinich, 95 : 2000).

Le métier d'écrivain se distingue des autres activités. L'écrivain est celui qui s'en remet continuellement à son travail et non comme un « professionnel » qui travaille à des heures fixes. Ecrire est une continuité : « *On dit toujours qu'un écrivain, il ne travaille pas, il est en travail.* » (Heinich, 101 : 2000). Le métier d'écriture relève d'un exercice permanent, d'une activité que l'on peut qualifier d'« *all time-in* » selon l'expression de Lucien Goffman. Cette activité est contraire à l'activité professionnelle, ne connaît ni de temps de loisir ni de vacances. L'écriture est la seule passion de l'écrivain, son unique activité. A la question « *Avez-vous d'autres activités que l'écriture ?* », un romancier répond : « *Non,*

*absolument pas. J'écris c'est tout.* » (Goffman, 17 : 1974). Se consacrer à la fonction de l'écriture suppose vouer tout son être à cette activité, en parlant de concentration, de privation de liberté, de claustration voire de retraite absolue.

La consécration à une seule vocation n'est pas un fait récent ; depuis la Bible l'appel a été déjà lancé : « *Je vous exhorte donc à marcher d'une manière digne de la vocation qui vous a été adressée* » (Ephésiens 4 v 1). Marcher d'une manière digne de la vocation pourrait signifier faire uniquement ou strictement le travail pour lequel on a été appelé ; se vouer entièrement à son métier ; ne faire autre chose que la fonction à laquelle on a été destinée. « *Et il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs...* » (Ephésiens 4 v 11). Tel que défini, chacun se doit d'exercer une seule fonction, sans plus. Le livre d'Ephésiens en rajoute : « *Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation* ». (Ephésiens 4 verset 4)

Dieu a donné à chacun, suivant sa vocation, d'avoir une seule occupation afin de faire correctement ou honnêtement ce qui lui est destiné. Les disciples de Jésus, par désir d'évangélisation, avaient quitté famille et fonction respective pour suivre le Christ. Devenus ainsi pêcheurs d'hommes, ils ne vivaient uniquement que pour l'œuvre de Dieu.

C'est ainsi que doit se comporter ou se conformer tous ceux qui sont appelés par vocation ; se consacrer à un seul métier ; faire preuve de conviction, de passion et de fidélité dans l'exercice de leur fonction ; être désintéressé de tout autre métier ; s'attacher fidèlement à leur service, et rien qu'à lui seul. Car il est, à la fois, difficile de suivre deux métiers, selon le livre de Matthieu : « *Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon, [...] car nul ne peut servir deux maîtres.* » (Matthieu 6 v 19-24).

Cependant, il n'est pas rare de voir de plus en plus des écrivains et religieux qui se prévalent homme d'affaire, homme politique, fonctionnaire, enseignant, journaliste ou entrepreneur. Est-ce par vocation ou par intérêt ? Le double métier est devenu l'apanage des hommes de Dieu et auteur d'œuvre littéraire ou « artiste des mots ».

Louis-Ferdinand Céline est l'exemple le plus visible des écrivains à double fonctions. Il eut une carrière médicale et une carrière littéraire qu'il exerce jusqu'à la fin de sa vie. Selon Robert Poulet, Céline « *s'occupe de la médecine le jour et de l'écriture la nuit.* » (Poulet, 8 : 1958). Déjà médecin, il vient à l'écriture pour assouvir certains besoins personnels. « *Sans aucune vocation, je le jure, avec peur et honte, fut écrit le Voyage... je comptais à la publication... que je pourrais payer mon loyer et c'est tout ! qui sait ? m'acheter un local !* » (Céline, 10 : 1962).

Albatat pense qu'il faut être fortuné ou avoir un métier avant de venir à l'écriture :

« Prenez la plume et écrivez, à condition toutefois d'assurer d'abord votre vie matérielle. Soyez fonctionnaire, ayez une situation ou des rentes, et vous pourrez vous permettre de « faire de la littérature ». Flaubert prétendait que les Lettres sont un luxe et Buffon déclarait qu'il faut mettre des manchettes pour écrire. » (Albalat, 19 : 2014).

Il faut avoir un métier avant de venir à l'écriture parce qu'« *Il est très difficile de vivre de sa plume.* » (Désalmand, 50 : 1995). Dans l'avant-propos du livre *La condition littéraire, la double vie des écrivains* de Bernard Lahire, se trouve un exemple où un vieil homme fortuné, s'adressant au poète Thomas Chatterton, fait savoir que « *la poésie n'est pas rémunératrice et qu'elle doit, de ce fait, être considérée comme une activité qui ne s'exerce qu'à des moments « perdus.* » (Lahire, 9 : 2018). Il la compare à une muse qu'il ne serait très sage de prendre pour épouse, mais bien une maîtresse : « *Mais je ne donnais aux Muses que le temps perdu. [...] la plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femme.* » (Lahire, 9 : 2018). C'est ainsi que l'auteur présente la *Condition littéraire...* pour décrire le drame de l'écrivain qui, dans l'impossibilité de vivre de sa plume, dans une société trop marchande, utilitariste et sans aides significatives de la part des pouvoirs publics, est amené à vivre une situation de double vie ou une « *cumulactivité* » afin d'éviter « sa perte » d'un point de vue économique. La situation de double vie / métier de l'écrivain peut aussi se comprendre à travers ces propos d'Antoine Albalat qui considère la littérature comme un jeu plaisant, un loisir cultivé qui ne « *rapporte rien et dont il ne faut rien attendre matériellement.* » (Albalat, 20 : 2014) :

« Ne comptez pas sur les Lettres pour vivre. La littérature doit être une *canne* à la main, jamais une *béquille*. Si vous n'avez aucune autre ressource pour vivre, la profession des lettres vous tiendra incessamment dans de telles incertitudes sur les moyens d'exister, que vous ne pourrez sans imprudence ni fonder une famille, ni être assuré d'échapper à la pauvreté dans votre vieillesse. » (Albalat, 20 : 2014).

Selon le critique, l'écrivain qui veut faire carrière littéraire doit avoir une fortune personnelle ou une autre activité. Proust et Gide étaient des héritiers fortunés et Céline un médecin avant de venir tous à l'écriture. Pour Jean-Paul Désalmand, Céline n'est pas un « *écrivain « pur », c'est-à-dire ne vivant que de l'écriture. Le chiffre de ceux qui vivent uniquement de leur plume est inférieur à 400 pour l'ensemble de la francophonie.* » (Désalmand, 48 : 1995). Selon lui, ce qui permettrait à l'écrivain d'être « pur », c'est-à-dire de ne pas être partagé entre son métier et une autre activité ; de vivre uniquement et dignement de sa création afin

d'assurer une continuité dans son travail d'écriture, sans aucune alternance permanente entre temps d'écriture et temps d'activités professionnelles rémunératrices, c'est le mécénat (la protection sociale et les aides à la création, qu'elles proviennent des particuliers ou des services étatiques).

Bernard Lahire, justifiant *La condition littéraire, la double vie des écrivains*, mentionne que c'est notamment dans ce partage de soi entre le temps d'écriture et l'investissement extra-littéraire, qu'il faut parler de « condition littéraire » ou du « drame de l'écrivain ».

Le drame de l'écrivain, relatif à sa condition de double vie, pourrait se comprendre dans le faible rendement de sa production littéraire. L'écrivain partagé entre l'écriture et le souci de faire fortune peut manquer la concentration, perdre la régularité et l'efficacité de son art. L'entreprise littéraire, affirme le critique Paul Désalmand, doit être dissociée des termes « affaire », « projet », « travail », « vacances » qui peuvent décrire la posture de l'écrivain comme typique de l'entrepreneur ou du fonctionnaire. Le désintéressement à tout autre métier, que préconisent certains critiques, afin d'être un écrivain « pur », prolifique, qui assure la continuité dans sa production, est une consécration à « ne rien faire d'autre que le métier d'écriture ».

## Conclusion

La question « l'écriture comme religion ? », nous fait observer des avis différents. Pour certains écrivains et critiques littéraires, l'écriture manifeste, à bien des égards, des intérêts et enjeux similaires à la pratique religieuse. Elles sont toutes deux de l'ordre du sacerdoce, dans le sens d'un mouvement intérieur ressenti comme un appel, une fonction supérieure que l'on croit devoir remplir pour des raisons morales ou transcendantes. En littérature comme dans le service de Dieu, le travail n'est pas pareil aux autres fonctions professionnelles rémunératrices ; il ne « rapporte rien [...] et dont il ne faut rien attendre matériellement ». C'est pourquoi la Bible déclare et exige ceci : « Passez le troupeau de Dieu qui est sous votre garde, non par contrainte, mais volontairement, selon Dieu ; non pour un gain sordide, mais avec dévouement. » (1 Pierre 5 : 2). La question d'argent ne doit pas guider la littérature ni la religion. Être au service de l'écriture est comme le service religieux ; c'est répondre à un appel qui nécessite sacrifice et désintéressement.

Cependant, nombreux sont les auteurs confrontés au « drame de l'écrivain », c'est-à-dire qui vivent une situation de double vie, s'adonnent à un second métier au-delà de leur travail d'écriture, par manque de ressources financières conséquentes, d'aide ou protection sociale véritable de la part des institutions littéraires et des gouvernants. C'est pourquoi, bien d'autres critiques encouragent le double métier chez l'écrivain : « Prenez la plume et écrivez, à condition toutefois d'assurer d'abord votre vie matérielle. Soyez fonctionnaire,

ayez une situation ou des rentes, et vous pourrez vous permettre de « faire de la littérature ».

Si la littérature n'est pas rémunératrice, elle donne cependant du mérite, du prestige, de l'honneur et la liberté. Monsieur Norpois, dans un passage de la *Recherche*, affirme ceci : « On pouvait, comme écrivain, s'attirer autant de considération, exercer autant d'action et garder plus de liberté que dans les ambassades. » (Proust, 378 : 1913). La récompense de l'écrivain n'est pas un salaire mensuel..., mais bien la reconnaissance ou la visibilité et des prix de la part des institutions littéraires... Tout comme le religieux travaille avec sacerdoce pour une société plus morale, en espérant le salut ou le paradis, l'écrivain travaille par vocation pour une société plus intellectuelle et espère la notoriété et encore mieux, la postérité qui le range au panthéon informel des célébrités littéraires.

### Bibliographie

- ALBALAT A., (2014), *Comment on devient écrivain et le travail de style*, Paris, Fantasy.
- BIBLE (La Sainte), (1910), Ancien et Nouveau Testament, Traduite d'après les textes originaux Hébreu et grec, Version Louis Segond.
- BLANCHOT Maurice, (1955), *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard.
- DESALMAND Jean-Paul, (1995), *Guide de l'écrivain et de l'écrivain*, Paris, Brodard
- GOFFMAN Erving, (1991), *Les cadres de l'expérience*, Paris, Les Editions de Minuit.
- GRASSET Bernard, (1947), *Aménagement de la solitude*, Paris, Grasset.
- HEINICH Nathalie, (2000), *Etre écrivain, création et identité*, Paris, La Découverte.
- LAHIRE Bernard, (2006), *La condition littéraire, la double vie des écrivains*, Paris, La Découverte.
- PESSOA Ferdinando, (1982), *Le livre de l'intranquillité*, Paris, Christian Bourgois.
- POULET Robert, (1958), *Entretiens familiaux avec L.-F. Céline*, Paris, Plon.
- PROUST Marcel, (1913-1927), *A la recherche du temps perdu*, Paris, Robert Laffont.
- RAMUZ Charles-Ferdinand, *Témoignage avril 1942*.
- TODOROV Tzvetan, (1995), *Les Abus de la mémoire*, Paris, Editions Arléa-Le Seuil.